Véganisme et antispécisme : deux nouvelles formes de religiosité ?

Thomas Lepeltier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rdr/1715>

DOI : 10.4000/rdr.1715

ISSN : 2534-7462

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2021

Pagination : 113-126

ISBN : 979-10-344-0097-3

ISSN : 2493-8637

Référence électronique

Thomas Lepeltier, « Véganisme et antispécisme : deux nouvelles formes de religiosité ? », *Revue du droit des religions* [En ligne], 12 | 2021, mis en ligne le 02 décembre 2021, consulté le 02 mai 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/rdr/1715> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rdr.1715>

La revue *du droit des religions* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International - CC BY-NC 4.0.

Véganisme et antispécisme : deux nouvelles formes de religiosité ?

Thomas LEPELTIER

Essayiste ; Associate fellow, Oxford Centre for Animal Ethics

RÉSUMÉ

Le véganisme et l'antispécisme sont souvent accusés d'être de nouvelles formes de religion. Pourtant, comme entend le montrer cet article, cette accusation n'a pas de fondement historique et est démentie au regard des raisons qui, de nos jours, poussent certaines personnes à devenir véganes ou antispécistes. Dès lors, nous nous demanderons si ce n'est pas plutôt l'opposition radicale au véganisme et à l'antispécisme qui, d'une certaine manière, s'apparente à une certaine forme de religiosité.

ABSTRACT

Veganism and anti-speciesism are often accused of being new forms of religion. This article aims to show that this accusation has no historical basis and is belied by the reasons why some people today become vegan or antispeciesist. We will therefore ask whether it is not rather the radical opposition to veganism and anti-speciesism which, in a way, is similar to a certain form of religiosity.

Depuis quelques années, il est de plus en plus question de véganisme et d'antispécisme dans les débats de société. Ces mouvements se caractérisent par une volonté de ne plus nuire aux animaux. Ils impliquent, entre autres, de ne plus manger de viande, d'œufs et de fromage et d'éviter d'acheter, autant que possible, tout produit qui recourt à leur exploitation. Par rapport au véganisme, l'antispécisme ajoute à cette démarche le refus de toute discrimination basée sur l'espèce. S'ils semblent attirer un nombre croissant de personnes, en particulier chez les jeunes adultes, ils suscitent en même temps beaucoup de réactions négatives¹. On les accuse de multiples maux. À cause de leurs restrictions alimentaires, le véganisme et l'antispécisme seraient en train de nuire à la convivialité, à la gastronomie et aux plaisirs de table. Par leur souhait de mettre un terme aux produits d'origine animale, ils risqueraient également de bouleverser les campagnes et d'avoir un effet néfaste sur la beauté des paysages, façonnés par des siècles d'élevage. Enfin, en accordant trop d'importance aux animaux, ils pourraient rabaisser la valeur des humains. À toutes ces critiques, des véganes et antispécistes ont déjà répondu². Mais une critique, pourtant courante, qui a peut-être été moins analysée est celle qui consiste à accuser ces deux mouvements d'être de nouvelles formes de religion. Qu'en est-il exactement ? C'est à cette critique que nous allons essayer de répondre.

LES ACCUSATIONS DE RELIGIOSITÉ

Un auteur qui a accusé plusieurs fois le véganisme et l'antispécisme d'être de nouvelles formes de religion est le politologue Paul Ariès. Par exemple, en juin 2019, lors d'un entretien, celui-ci dit que « l'antispécisme et le véganisme relèvent largement d'une pensée religieuse³ ». À ses yeux, cette religiosité n'est pas inhérente à ces mouvements ou idéologies puisque, selon lui, ils auraient pu être différents de nos jours : « je regrette que le végétarisme qui l'a emporté à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e ne fut pas [...] le végétarisme anarchiste mais celui des frères [sic] Kellogg, membres d'une secte

1. Sur cette hostilité envers le véganisme et l'antispécisme, V. mon article, « La hargne des anti-véganes », *Virage*, n° 5, 2020.
2. Pour une réfutation des accusations portées au véganisme et à l'antispécisme, V. mes ouvrages, *La révolution végétarienne*, Auxerre, Éd. Sciences Humaines, 2013 ; *L'imposture intellectuelle des carnivores*, Paris, M. Milo, 2017 ; *Les véganes vont-ils prendre le pouvoir ?*, Paris, Le Pommier, 2019.
3. P. ARIÈS, « L'antispécisme et le véganisme relèvent largement d'une pensée religieuse », *Marianne*, 26 juin 2019.

religieuse fondamentaliste, qui entendait supprimer la viande mais aussi la sexualité⁴ ». Selon Paul Ariès, il y aurait ainsi eu, au moins, deux courants végétariens et c'est celui lié au puritanisme religieux qui l'aurait emporté. Il estime également qu'un certain nombre d'attitudes des véganes et anti-spécistes traduisent le caractère religieux de leur démarche, notamment le fait qu'ils « parlent [...] de conversion », qu'ils pratiquent « de nombreux rites comme le fait de se faire marquer au fer rouge » et qu'ils participent d'un « retour à la vieille gnose, ce courant religieux qui pensait que la matière est toujours en soi mauvaise donc souffrante, mortelle⁵ ».

Dans son ouvrage *Lettre ouverte aux mangeurs de viande qui souhaitent le rester sans culpabiliser* publié en 2019, ce même auteur consacre tout un chapitre, intitulé « Le retour à la gnose », à cette supposée religiosité du véganisme. Il y écrit notamment :

« Le véganisme apparaît comme une nouvelle religiosité qui se développe dans un contexte de régression des grandes religions (surnaturelles ou athées) car la nature a horreur du vide. [...] Le véganisme a ses Tables de la loi, ses grands prêtres, ses ouailles, ses talibans, ses nouveaux convertis, ses excommuniés, ses objets de culte, ses rituels, son calendrier avec sa révélation du 12 décembre 1948 [...], sa police des mœurs (que fustigent de nombreux végans), ses querelles de chapelle, son paradis et son enfer, ses actions de grâce, ses petits malins et ses marchands du temple⁶. »

L'accusation est manifestement étayée.

Pour l'historienne Valérie Chansigaud également, le végétarisme se rapprocherait d'une démarche religieuse. Par exemple, dans un entretien donné en 2019 au quotidien *Le Figaro*, elle déclare qu'elle voit principalement le végétarisme comme « une forme d'abstinence » et rapproche cette démarche de mouvements religieux plus anciens :

« En étudiant les origines de cette pratique [le végétarisme], je me suis rendu compte qu'elle a toujours représenté, pour ses adeptes, une forme d'épanouissement personnel qui exige une privation volontaire, éventuellement mue par une dimension spirituelle, mais pas toujours. Les mouvements anarchistes de la fin du XIX^e siècle, souvent végétariens, s'abstenaient volontiers de boire de l'alcool : ils estimaient que

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. P. ARIÈS, *Lettre ouverte aux mangeurs de viande qui souhaitent le rester sans culpabiliser*, Paris, Larousse, 2019, p. 145-146.

l'alcool faisait perdre leur liberté aux individus et, comme le végétarisme, jugeaient que la privation était source de liberté. Dans de nombreuses traditions religieuses, par ailleurs, y compris chez les juifs et les chrétiens, on a mis en avant la privation de viande : l'abstinence est valorisée par toutes les religions du monde. C'est un critère de distinction pour affirmer une supériorité⁷. »

De même, Frédéric Denhez, journaliste spécialisé dans l'écologie, voit également le véganisme comme une nouvelle forme de religion. Dans un entretien de 2019 dans le journal *L'Opinion* où on lui demande si le véganisme ne serait pas un « nouvel intégrisme », il répond : « Oui. Le fait végan [sic] porté à son extrême est un nouvel idéal de pureté comme chaque époque en produit. C'est un refus de l'être de chair, un dégoût de la mécanique du corps, une spiritualisation de l'être. Cela se traduit par de nouveaux interdits alimentaires, dont la viande qui est vue comme impure⁸. » Dans ces propos, on retrouve la même idée selon laquelle le véganisme serait une recherche de pureté ainsi que d'un rejet de la matière et du corps. Frédéric Denhez est d'ailleurs l'auteur d'un livre dont le titre rend explicite sa position sur ce sujet : *La cause végane. Un nouvel intégrisme* (2019). On y lit, par exemple : « Le véganisme semble être un puritanisme, une énième quête cyclique de pureté qui émerge à chaque période où la société se dégoûte d'elle-même⁹. » Ou encore : « Le véganisme semble être [...] un puritanisme ordinaire. Une quête de pureté qui s'est déjà vue, récurrente, dans notre histoire. À ceci près que ce mouvement revendicatif s'approche dangereusement de la négation de la science par son refus de considérer l'homme pour ce qu'il est, une espèce tellement douée qu'elle est autant capable de tuer que de préserver la vie, de décrire le monde comme de le détruire. C'est un moralisme inquiétant [...] ¹⁰. » Puis, à propos du mouvement végane qui prétend être bienveillant, il écrit : « Je me suis toujours méfié de ceux qui veulent faire le bien de l'humanité sans lui demander son avis. Les bons sentiments érigés en dogme, c'est inquiétant. C'est le propre des religions : nous professons l'amour, alors, si vous n'êtes pas d'accord avec nous, c'est que vous n'aimez pas, vous devez en conséquence être rejetés, ou bien rééduqués¹¹. »

7. V. CHANSIGAUD, « Être végétarien devient une forme de distinction sociale », *Le Figaro*, 23 oct. 2019.

8. F. DENHEZ, « Les consommateurs voient en la viande *in vitro* une façon "morale" de régler leurs contradictions », *L'Opinion*, 13 nov. 2019.

9. F. DENHEZ, *La cause végane. Un nouvel intégrisme*, Paris, Buchet Chastel, 2019, p. 49.

10. *Ibid.* p. 183.

11. *Ibid.* p. 181.

Interrogée par Frédéric Denhez, la chercheuse Marianne Celka voit elle aussi le véganisme comme une nouvelle forme de religiosité :

« De par sa nature labile, le sacré doit être protégé des atteintes du profane et c'est en ce sens qu'il faut comprendre toutes les manifestations qui visent à maintenir le sacré à l'écart du monde profane. Ainsi, les individus qui croient et pratiquent les préceptes du véganisme en viennent à considérer que le monde animal doit être sauf de toute atteinte émise pour les hommes. C'est qu'il s'agit de sauvegarder la pureté animale et aussi la pureté des croyants¹². »

Elle poursuit :

« L'individu végétarien [sic] regarde le monde social au prisme d'une bipartition à l'ordre symbolique dans lequel, d'une part, il y a l'ensemble des individus "carni" ou "omni" (-vores) qui appartiennent à la sphère du mal, du souillé, de l'impur, et encore expriment la chute, la compromission, le barbare et la sauvagerie, de l'autre, il y a les "végé" éthiques et végétariens [sic] qui eux appartiennent à la sphère du bien, du sain et du pur, expriment encore l'élévation et la civilisation. Cette distinction du pur et de l'impur est encore un indice supplémentaire qui conforte l'analyse du véganisme en tant que croyances et pratiques religieuses¹³. »

L'accusation de religiosité – ce sont des accusations et non des descriptions se voulant neutres – repose donc sur trois grandes caractéristiques des mouvements végétariens et antispécistes. (1) Ils recourent à des rituels (marquage au fer rouge). (2) Ils participent à une recherche de pureté et rejettent ce qui est de l'ordre du corporel (abstinence de viande et autres produits d'origine animale). (3) Ils se rattachent même au mouvement puritain. La première question à se poser est bien sûr de savoir si ces caractéristiques sont établies. On verra que ce n'est pas le cas. Les rituels concernent une part très marginale du mouvement végétarien ; la recherche de pureté est récusée au profit de l'action politique ; puis, le puritanisme s'est historiquement opposé au végétarisme éthique. Devant une telle erreur d'appréciation et devant la virulence des critiques contre le végétarisme et l'antispécisme, on en viendra à se demander si ce ne sont pas ces accusations qui seraient motivées par une certaine forme de religiosité.

12. M. CELKA, cité in F. DENHEZ, *La cause végétarienne*, op. cit., p. 50-51.

13. *Ibid.*, p. 51.

UN VÉGANISME ARELIGIEUX

Qu'est-ce que la religion ? C'est une question dont la réponse est loin d'être évidente. Il y a une multitude de définitions, il n'y a pas d'accord entre les spécialistes et l'usage du mot peut être très flexible en fonction du contexte. On peut ainsi parler des grandes religions monothéistes comme de la religion du football pour définir deux phénomènes bien distincts, même s'il peut bien sûr y avoir quelques légères similarités. Essayant de définir ce qui ferait l'essence de la religion, le sociologue et journaliste Jean-François Dortier rappelle d'ailleurs que le « premier écueil à éviter est d'essayer de trouver une bonne définition de la religion¹⁴ ». La raison est simple : il ne semble pas y en avoir. Cela dit, on peut souligner un ensemble d'éléments constitutifs des religions : le culte des idoles ; les rituels, messes et cérémonies ; la croyance en des entités qui ne sont pas soumises aux lois de la nature ; des interdits et des prescriptions concernant les modes de vie ; une distinction entre le sacré et profane, etc. Ces éléments peuvent servir à définir des communautés plus ou moins grandes. Si elles sont relativement importantes et intégrées à la société, on peut parler d'Églises. Quand ces éléments caractérisent une communauté qui, en les adoptant, se définit en rupture avec le reste de la société, on parle plutôt de sectes. La question est donc de savoir si certaines de ces caractéristiques se retrouvent dans le véganisme et l'antispécisme.

(1) La question des rituels est vite réglée. Le seul rituel connu de la part du mouvement végane est celui du marquage au fer rouge. Il pourrait s'apparenter, de l'extérieur, à une sorte de rituel d'initiation ou à un rite de passage. Le premier sert à marquer une étape dans la vie d'un individu, tandis que le second signe l'incorporation d'une personne au sein d'un groupe. À première vue, le marquage des véganes au fer rouge pourrait correspondre à l'un ou à l'autre : il signifierait soit que le végane qui se fait marquer a fini sa phase de transition vers le véganisme, soit qu'il appartient désormais à la communauté des véganes. Mais ça ne semble pas être le cas, pour deux raisons. D'abord, ce geste est extrêmement minoritaire dans ce mouvement. Il n'a été mis en œuvre que par certains membres de l'Association 269. D'une manière générale, les véganes ne semblent donc pas recourir à un rituel particulier pour signifier qu'ils ont fini leur phase de transition ou qu'ils appartiennent à une communauté spécifique. Ensuite, d'après les dires de ceux qui s'y sont soumis, cet acte n'a pas la signification d'un rituel religieux, mais sert

14. J.-F. DORTIER, « Dieu et les sciences humaines », in L. TESTOT et J.-F. DORTIER (dir.), *La religion. Unité et diversité*, Auxerre, Éd. Sciences Humaines, 2005, p. 8.

simplement à médiatiser leur cause. Comme le dit un végane anonyme à un journaliste qui l'interroge : « C'est fait pour attirer l'attention. Les médias le perçoivent comme un geste assez extrême mais ça n'est rien en comparaison de la cruauté avec laquelle on traite les animaux chaque jour. Et vous voyez, ça marche. Vous êtes en train de me poser des questions, là¹⁵. »

(2) L'argument de la recherche de pureté, des interdits alimentaires et de la défiance envers ce qui relève du corporel est lui aussi bien faible. Les véganes s'interdisent de consommer des produits d'origine animale. Mais la motivation n'est pas une question de pureté. L'intention est juste de ne pas participer à un système d'exploitation des animaux qui les fait souffrir. D'ailleurs, les véganes sont prêts à manger de la viande qui n'aurait pas impliqué de souffrance. En particulier, ils peuvent être favorables à la viande de culture, c'est-à-dire *in vitro*¹⁶. Qui plus est, la critique d'une recherche de pureté est explicite dans les discours de nombreux véganes et se trouve déjà exprimée, en 1975, chez Peter Singer qui est parfois considéré comme le père du mouvement végane et comme celui ayant popularisé la notion d'antisépisme :

« Bien que je mentionne ces solutions de rechange aux produits animaux afin de montrer qu'il n'est pas difficile de refuser de participer aux formes majeures de leur exploitation, je ne crois pas que la cohérence s'identifie avec, ou implique, une insistance rigide sur des normes de pureté absolue dans tout ce que l'on consomme ou que l'on porte. Le but de la modification de nos habitudes de consommation n'est pas de se garder sans tache loin du mal, mais de réduire la base économique de l'exploitation des animaux, et de persuader d'autres gens d'en faire autant. Ce n'est donc pas un péché que de continuer à porter les chaussures en cuir que vous avez achetées avant d'avoir commencé à penser à la libération animale. Quand elles seront usées, vous en achèterez d'autres sans cuir ; mais vous ne rendrez pas moins rentable le fait de tuer les animaux si vous jetez vos chaussures actuelles. Pour l'alimentation aussi, il est plus important de garder à l'esprit les objectifs principaux que de se préoccuper de détails comme la présence éventuelle dans le gâteau servi à une réception d'un œuf de batterie¹⁷. »

Plus loin, il précise ce qui distingue le mouvement végane d'un mouvement religieux : « Nous aurons de meilleures chances de persuader les

15. J. STARKE, « Des activistes végétaliens se marquent la chair au fer rouge », *Vice*, 26 mars 2013.

16. P. SHAPIRO, *Clean Meat. How Growing Meat Without Animals Will Revolutionize Dinner and the World*, New York, Gallery Books, 2018.

17. P. SINGER, *La libération animale*, Paris, Payot & Rivages, 2012 [1975], p. 405-406.

autres de partager nos attitudes si nous laissons le bon sens tempérer nos idéaux, qu'en visant au genre de pureté qui sied davantage à une prescription alimentaire religieuse qu'à un mouvement éthique et politique¹⁸. » Ce rejet de toute recherche de pureté se retrouve également dans un article de 1993 des *Cahiers antispécistes*, revue qui a joué un rôle important pour définir, en France, les mouvements végane et antispéciste. Pour bien mettre en avant que ce sont des mouvements politiques, son auteure Françoise Blanchon écrit ainsi : « Si ceux qui combattaient l'esclavage dans l'Amérique du XIX^e siècle avaient voulu être "purs" ou "le plus purs possible", il leur aurait fallu renoncer à la plupart de leurs vêtements en coton. Il leur aurait fallu se déplacer le moins possible, pour ne pas utiliser les routes construites avec la main-d'œuvre servile. Il nous semble pourtant clair qu'ils avaient raison de lutter ainsi [c'est-à-dire en portant des vêtements et en utilisant les routes], plutôt que de s'enfermer dans un purisme paralysant¹⁹. » Étant donné l'existence de ces textes, il est difficile de considérer que la recherche de pureté caractérise ces mouvements.

(3) Enfin, la thèse de l'origine religieuse du véganisme est également discutable. Certes, il existe un végétarisme d'ordre religieux. À l'instar de l'hindouisme ou du catharisme, de nombreux mouvements religieux ont incité à diminuer (ou à s'abstenir de) la consommation de viande. Au sein même du christianisme, la consommation de viande n'a pas toujours été bien perçue non plus. Mais cette restriction était une mesure d'abstinence vis-à-vis d'un mets qui était considéré comme bon et riche. C'est même parce qu'il était considéré comme savoureux qu'il ne fallait pas en abuser. Il y a ainsi pu avoir dans les mouvements puritains qui rejetaient les plaisirs corporels une tendance au végétarisme. Mais celui-ci n'était pas motivé par un souci des animaux. Ce n'est jamais pour épargner ces derniers que cette abstinence religieuse de la viande a été mise en avant. C'est uniquement pour lutter contre les plaisirs de la chair. D'ailleurs, au cours de l'histoire, le christianisme a régulièrement marqué son opposition au végétarisme éthique, c'est-à-dire le végétarisme fondé sur le souci des animaux²⁰. Considérer que le mouvement végétarien et antispéciste actuel s'inscrit historiquement dans ce puritanisme est donc une erreur sur un plan factuel.

18. *Ibid.*, p. 406.

19. F. BLANCHON, « Au sujet de la "pureté" », *Cahiers antispécistes*, n° 7, juin 1993, p. 25.

20. Sur l'opposition du christianisme et des mouvements puritains au végétarisme éthique, V. R. LARUE, *Le végétarisme et ses ennemis. Vingt-cinq siècles de débats*, Paris, PUF, 2015.

Il y aurait même une ironie dans cette accusation de puritanisme qui transparaît lorsque l'on aborde la question de la sexualité. Dans un article publié en 2001, « Heavy Petting²¹ », Peter Singer y défendait une certaine forme de zoophilie. Il considérait en effet que si un humain et un autre animal pouvaient tirer du plaisir de cette relation sexuelle, il n'y avait aucune raison de s'y opposer. Pour comprendre cette affirmation, il faut la resituer dans le cadre de l'utilitarisme auquel adhère Singer. Dans cette éthique, une action n'est pas bonne ou mauvaise en soi. Elle est moralement justifiée si elle augmente la quantité de plaisir ou si elle diminue la quantité de souffrance des individus concernés. Elle ne sera pas justifiée dans le cas inverse. Il n'y a donc rien d'autre que la quantité de plaisir ou de souffrance dont il est responsable qui pourrait permettre de juger de la moralité d'un acte. Dans ce contexte, une relation sexuelle avec un animal qui entraîne du plaisir chez ses protagonistes ne peut être condamnée moralement. Singer se montre donc tout à fait ouvert à ce sujet. Mais ce n'est pas une position qu'adoptent tous les véganes ou antispécistes, qui ne sont pas tous des utilitaristes. Et même parmi ces derniers, c'est surtout Singer qui l'a défendue. En tout cas, il est intéressant de noter que cette position a suscité l'indignation de nombreux adversaires du véganisme ou de l'antispécisme, notamment de la part de ceux-là mêmes qui les accusent, en raison de leurs soi-disant origines puritaines, de rejeter les plaisirs de la chair et la sexualité. Par exemple, en référence explicite à ce texte de Singer, Paul Ariès accuse les véganes « de saper les conditions d'une morale accomplie [...] en banalisant la sexualité avec les animaux²² ». Comment peut-il les accuser, en même temps, d'être des puritains ? La tolérance de Peter Singer envers toutes les formes de « débauche » apporte un démenti cinglant à cette accusation.

LA RELIGIOSITÉ DE L'ANTI-VÉGANISME

Si le véganisme et l'antispécisme ne méritent donc pas cette accusation de constituer une nouvelle forme de religion, pourquoi celle-ci revient-elle régulièrement ? On pourrait répondre que, dans un pays comme la France où la religion n'est pas toujours bien vue, elle permet de disqualifier rapidement, à partir de quelques similarités très superficielles, un adversaire qui prétend défendre une position philosophique rigoureuse. Il y a probablement un peu

21. P. SINGER, « Heavy Petting », *Nerve Magazine*, Mar.-Apr. 2001. Traduit en français sous le titre « Amour bestial », *Cahiers antispécistes*, n° 22, 2003.

22. P. ARIÈS, *Lettre ouverte aux mangeurs de viande...*, op. cit., p. 108.

de cela. Mais on peut aussi se demander s'il n'y aurait pas une raison plus fondamentale. D'abord, chez les opposants au véganisme et à l'antispécisme, il y a probablement une volonté, ironiquement héritée des traditions religieuses, de maintenir l'humain dans une situation de supériorité par rapport aux autres animaux. La définition même de l'antispécisme est que l'espèce ne peut pas être un critère de considération morale. Le simple fait d'être humain, plutôt que cochon, vache ou chien ne donne donc pas plus de valeur morale au premier qu'au second. En ce sens, l'antispécisme marque une rupture avec le puritanisme qui, par son détachement du monde, tente de bien marquer la supériorité des humains par rapport aux autres créatures divines, rivées à la matérialité de leur condition. Ironiquement, ceux qui accusent l'antispécisme de religiosité tiennent à maintenir cette sacralisation de l'humanité. En ce sens, on pourrait presque dire que, en critiquant l'antispécisme au nom du caractère sacré de l'humanité, ses contempteurs laissent transparaître l'emprise que la religion a encore sur eux, même s'ils ne se définissent pas comme religieux.

Ensuite, l'accusation de religiosité du véganisme semble trouver sa motivation dans ce qu'on pourrait appeler une vision mythologique du monde, du moins chez les adversaires les plus acharnés du véganisme et de l'antispécisme. En effet, ces derniers ne se contentent pas de souligner de supposées faiblesses dans l'argumentation des véganes et des antispécistes, ils leur opposent une vision manichéenne et, en ce sens, mythique du monde qui reposerait sur l'élevage et où, sans ce dernier, tout s'écroulerait, un peu comme dans une ancienne mythologie où le monde, reposant sur un unique pilier, risquerait de s'effondrer si ce dernier venait à être détruit. Par exemple, dans une tribune publiée dans le journal *Libération*, Paul Ariès, Frédéric Denhez et Jocelyne Porcher accusent le véganisme d'être une grande menace, pour la société, la planète et l'humanité :

« Le véganisme est dangereux. Il participe à la rupture programmée de nos liens avec les animaux domestiques. Il menace de nous condamner à la disette en nous ramenant à l'agriculture prédatrice des temps anciens. [...] Il menace de nous condamner à dépendre d'une alimentation industrielle 4.0. Il menace d'uniformiser nos paysages. Il menace paradoxalement de nous faire perdre notre humanité incarnée et notre animalité en nous coupant des réalités naturelles par des zoos virtuels, des paysages transformés en sanctuaires, avec des chiens et chats remplacés par des robots. [...] Un monde terrifiant²³. »

23. P. ARIÈS, F. DENHEZ et J. PORCHER, « Pourquoi les végétariens ont tout faux », *Libération*, 18 mars 2018.

Cette vision cauchemardesque du véganisme n'est pas ici une exagération rhétorique pour marquer les esprits dans une tribune. Elle revient en permanence dans les écrits de ces auteurs.

Par exemple, dans son ouvrage, *Lettre ouverte aux mangeurs de viande...*, Paul Ariès multiplie les accusations sans appel contre le véganisme. Il n'y voit pas une simple lubie de privilégiés, mais un grave danger pour la société : « Le véganisme le mieux placé pour triompher au ^{xxi}^e siècle, n'est pas celui des bobos métropolitains, mais des fous furieux adeptes des post-animaux et des post-humains²⁴. » Il accuse les véganes de nous entraîner vers un monde sans animaux : les « végans sont des apprentis sorciers annonciateurs d'un monde désanimalisé²⁵. » Il reproche à l'antispécisme d'être porteur d'infâmes discriminations : « Cette pensée perverse [qu'est l'antispécisme] ne peut que nourrir des thèses immondes, car le refus même de la fiction nécessaire de la séparation humain/animal, pour pouvoir penser l'unité du genre humain, ouvre la possibilité de penser et de créer une "sous-humanité", à travers le postulat d'un continuum de situations²⁶. » Ou encore, Paul Ariès affirme que cette philosophie va faire le lit d'idéologies immondes : « L'antispécisme est bien une pensée glissante qui ouvre des boulevards aux idéologies nauséabondes²⁷. » Bref, Paul Ariès pense qu'il faut rejeter catégoriquement le véganisme parce que les « végans les plus conséquents sont des fous dangereux²⁸ ». Rien d'étonnant de sa part quand on sait que son précédent livre sur la question s'intitulait *Libération animale ou nouveaux terroristes ? Les saboteurs de l'humanisme*²⁹.

On retrouve une même tonalité critique chez Frédéric Denhez, avec moins de virulence toutefois. Comme on l'a vu, dans son livre *La cause végane*, il accuse le véganisme d'être un « moralisme inquiétant ». Ironiquement, ailleurs dans le même ouvrage, il l'accuse de vouloir se débarrasser de la morale. Il rapporte ainsi en les cautionnant les propos d'un de ses interlocuteurs, interrogé dans son livre, qui interprète l'antispécisme comme un relativisme moral : « La mise en équivalence de l'homme et de l'animal [que les antispécistes sont supposés faire] entraînerait la société vers la relativisation totale.

24. P. ARIÈS, *Lettre ouverte aux mangeurs de viande...*, op. cit., p. 11.

25. *Ibid.*, p. 12.

26. *Ibid.*, p. 104.

27. *Ibid.*, p. 108.

28. *Ibid.*, p. 116.

29. P. ARIÈS, *Libération animale ou nouveaux terroristes ? Les saboteurs de l'humanisme*, Villeurbanne, Éd. Golias, 2000.

Car tout se vaudrait, tout serait égal, donc rien n'aurait de valeur³⁰. » Frédéric Denhez peut alors renchérir :

« Qu'est-ce qu'un monde où l'on aurait décrété que tout est égal, afin de ne pas avoir à assumer les différences ? On a pu observer, à petite échelle, les conséquences de l'égalitarisme absolu dans le monde communiste, en URSS ou au Cambodge. Qu'est-ce qu'un monde où les faits scientifiques – la biologie – qui fondent notre droit ne pourraient plus attester [...] qu'un crocodile n'est pas une mouche, parce que ce serait affirmer une posture impérialiste de l'homme sur le reste du vivant ? [...] Pourquoi dès lors s'embarrasser d'une morale [...] »³¹.

Enfin, quand Frédéric Denhez n'accuse pas l'antispécisme de vouloir nous faire vivre dans un monde indifférencié, il lui reproche de chercher à « nous séparer totalement des autres organismes vivants ». Mais, là encore, cette démarche nous entraînerait dans un monde cauchemardesque : « L'homme sera séparé de la nature par un apartheid d'un genre nouveau, car il condamnera chacun : l'homme à s'excuser à perpétuité pour ce qu'il est, la nature à disparaître à nos yeux parce que la souffrance en est inséparable. La culture aura vaincu la nature par la technique, le rêve des dictatures du ^{xx}^e siècle sera réalisé³². » Quelle que soit la façon dont il aborde le véganisme ou l'antispécisme, Frédéric Denhez n'y voit donc qu'une menace pour la société.

Jocelyne Porcher est, elle aussi, connue pour être, depuis longtemps, une farouche adversaire du véganisme. Pour nous en tenir à son dernier livre *Cause animale, cause du capital*, elle y dénonce ce qu'elle considère être les visées machiavéliques des véganes qui soutiennent les viandes de substitution. Selon elle, loin « de défendre la cause des animaux, [les véganes] sont [...], dans le meilleur des cas, des alliés objectifs et les “idiots utiles” des multinationales et des fonds d'investissement voire, ce qui semble de plus en plus clairement le cas, des serviteurs conscients des nouvelles formes de capitalisme alimentaire qui se mettent en place en excluant les animaux des rapports sociaux et de nos vies³³ ». Il va sans dire que, sous sa plume, le capitalisme financier ne joue pas un rôle positif dans la société. Le véganisme renforcerait donc l'exploitation des humains par le grand capital et ferait disparaître nos relations avec les animaux puisque, contrairement à ce qu'il prétend, il « ne vise pas à transformer les modalités de nos relations avec

30. F. DENHEZ, *La cause végane*, op. cit., p. 134.

31. *Ibid.*, p. 135-136.

32. *Ibid.*, p. 184.

33. J. PORCHER, *Cause animale, cause du capital*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2019, p. 26.

les animaux domestiques, il vise à détruire ces liens³⁴ ». Jocelyne Porcher ne voit ainsi rien de bon dans l'avènement d'une société végane : « L'horreur de la chair animale qui mène au véganisme et à la promotion de la *clean meat* [ou viande *in-vitro*] conduit non pas à un "progrès civilisationnel majeur" comme le prétendent certains [véganes] mais au contraire à une destruction de la culture et à un consentement à la barbarie³⁵. »

En parallèle à cette description apocalyptique des effets du véganisme sur la société, une description enchantée des bienfaits de l'élevage traditionnel nous est régulièrement proposée par ces trois pourfendeurs du véganisme. Paul Ariès en appelle ainsi à « une nouvelle alliance entre les animaux, les éleveurs et les mangeurs » qui permettrait à tout le monde, animaux inclus, d'en tirer profit : « un nouveau mariage entre les humains et les animaux, les premiers donnant de bonnes conditions d'élevage et les seconds offrant leur viande, dans le respect de la chaîne alimentaire³⁶. » Jocelyne Porcher chante les vertus de l'élevage : « Élever les animaux est un art de la relation aux animaux et à la nature, une richesse universelle, une culture sans équivalent³⁷. » Cette activité aurait aussi l'avantage de nous faire vivre en harmonie avec le monde : « Ce que nous cherchons avant tout en élevage, c'est la relation avec les animaux en harmonie avec leur milieu et avec leur monde³⁸. » Le progrès social et environnemental ne peut donc que venir de l'élevage : « Soutenir l'élevage paysan, les éleveurs et les animaux de ferme est un engagement politique car l'élevage est le vecteur d'un autre projet de société [que celui des véganes], réellement émancipateur, généreux pour les animaux et pour l'environnement³⁹. » Si les animaux ont tout à y gagner, c'est parce que, dans la vision quelque peu surréaliste de Jocelyne Porcher, ils font don de leur vie en échange d'une bonne vie⁴⁰.

Dans cette mythologie, on a, d'un côté, les forces du mal (les véganes et les antispécistes) et leurs alliés (les industriels) et, d'un autre côté, les forces du bien (les petits éleveurs et les paysans). Les premiers œuvreraient à la destruction de nos relations avec les animaux, à l'effondrement de la biodiversité, à notre soumission aux forces du marché, au développement

34. *Ibid.*, p. 41.

35. *Ibid.*, p. 107.

36. P. ARIÈS, *Lettre ouverte aux mangeurs de viande...*, *op. cit.*, p. 163.

37. J. PORCHER, *Cause animale, cause du capital*, *op. cit.*, p. 7.

38. *Ibid.*, p. 106.

39. *Ibid.*, p. 108.

40. J. PORCHER, « L'esprit du don : archaïsme ou modernité de l'élevage ? », *Revue du MAUSS*, n° 20, 2002, p. 245-262.

de l'industrie, à la remise en cause de notre santé, à notre déshumanisation, etc. Quant aux seconds, ils œuvreraient à l'équilibre de la nature, à la perpétuation des grands cycles naturels, à la préservation des paysages, à la santé des citoyens, à la qualité des relations entre les animaux et les humains, au bien-être des animaux et même à l'unité du genre humain (P. Ariès) ou encore à la sauvegarde de ce qui fait que nous sommes humains (J. Porcher quand elle écrit que l'on ne serait plus humain sans les animaux), etc. Les anti-véganes ne perçoivent donc pas la démarche prônée par les véganes comme une simple volonté de ne pas faire de mal à autrui quand ce n'est pas nécessaire. Ils estiment que leur discours conduit à la destruction de notre alliance millénaire avec les animaux ainsi que du fondement de notre société et de ce que nous sommes. Il est donc nécessaire de les repousser, comme on repousse le mal. Pris dans cette conception mythologique du débat, il est compréhensible que ses adversaires perçoivent le véganisme comme une forme de religion. Mais ce serait une fausse religion, qu'il faudrait éradiquer pour permettre à leur vision religieuse de l'emporter. Comme l'écrit la philosophe Florence Burgat, dans une tribune parue dans *Libération*, au sujet de cette rhétorique anti-végane, ces « propos au ton millénariste, ces menaces de la "perte de notre identité", la haine déployée contre ceux qui renoncent à manger les animaux évoquent le fanatisme religieux et son angoisse face à l'émancipation⁴¹ ». Finalement, en accusant le véganisme d'être une nouvelle forme de religiosité, ce serait ses adversaires qui feraient apparaître leur propre religiosité.

41. F. BURGAT, « Le fait carnivore, l'autre névrose de l'humanité », *Libération*, 24 déc. 2019.